

LE GARÇON QUI APPRIT À SOURIRE

Une pause cognitive

Mon premier masque n’arriva pas sous la forme d’un mensonge.

Il arriva sous la forme d’un sourire.

Personne ne me fit asseoir pour me dire : « Cache qui tu es. »

Les enfants reçoivent rarement des consignes aussi directes. Les leçons viennent déguisées en approbation. Un regard. Un hochement de tête. Un silence qui se dissipe quand on se comporte comme il faut.

J’appris très tôt que les gens se détendaient quand je souriais.

Les adultes semblaient moins inquiets.

Les pièces devenaient plus calmes.

La tension se relâchait.

Je découvris une étrange forme de pouvoir. Pas le pouvoir de la force. Pas le pouvoir de l’autorité. Le pouvoir de rendre la vie plus facile aux autres.

Au début, cela semblait innocent.

Un enfant veut l’harmonie comme une plante veut le soleil.

Mais tout don a un coût caché.

Plus j’apprenais à lire la météo émotionnelle autour de moi, moins je prêtais attention à mon propre climat.

Je savais quand les autres étaient déçus.

Je savais quand ils étaient en colère.

Je savais quand ils avaient besoin d’être rassurés.

Mais je m’arrêtais rarement pour me demander ce dont j’avais besoin, moi.

Je devins habile à m’adapter.

Cette habileté allait me rendre de grands services.

Des années plus tard, elle m’aiderait à travailler par-delà les cultures, les pays, les langues et les continents.

Mais avant de devenir un atout professionnel, ce n’était qu’une stratégie de survie.

Un garçon qui essayait de préserver la paix.

Le problème des masques n’est pas qu’ils trompent les autres.

Le problème, c’est qu’ils fonctionnent.

Ils fonctionnent si bien que les gens finissent par récompenser la représentation.

Et dès lors qu’une représentation commence à produire de l’affection, de l’approbation et un sentiment d’appartenance, l’interrompre devient dangereux.

On risque de perdre son public.

Alors je continuai de sourire.

Pas parce que j’étais heureux.

Parce que c’était ce qu’on attendait.

Et quelque part au fond de cet enfant souriant vivait une question qui allait me suivre pendant des décennies :

Si tout le monde aime le masque, qu’advient-il du visage qui est dessous ?

Ferdinando